



HAL
open science

Applications et implications en sciences du langage : Introduction

Isabelle Léglise, Emmanuelle Canut, Isabelle Desmet, Nathalie Garric

► **To cite this version:**

Isabelle Léglise, Emmanuelle Canut, Isabelle Desmet, Nathalie Garric. Applications et implications en sciences du langage : Introduction. Léglise I., Canut E., Desmet I., Garric N., (coord.). Applications et implications en sciences du langage, Paris : L'harmattan, pp.9-15, 2006. halshs-00162427

HAL Id: halshs-00162427

<https://shs.hal.science/halshs-00162427v1>

Submitted on 30 Jul 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Léglise, I., Canut, E., Desmet, I. & Garric, N., 2006, « Applications et Implications en Sciences du langage : Introduction », 9-15, in Léglise et al. (coord), Paris : L'Harmattan.

INTRODUCTION

S'il était relativement facile de définir le terrain, l'objet et les méthodes de la linguistique à l'époque où celle-ci se présentait comme unifiée, comme un noyau théorique et méthodologique rendant compte du fonctionnement du langage à travers celui des langues naturelles, en revanche tel n'est plus le cas actuellement. De risque d'éclatements internes de la discipline en grands débats, le développement des différentes théories sur la langue, la complexification des niveaux d'analyse et la naissance des différents champs de recherche a vu se diversifier incroyablement le domaine de « la linguistique » puis « des linguistiques » pour laisser la place à une galaxie, celle des « sciences du langage ».

Si pour certains, à trop vouloir étreindre, en matière de langage, « la » linguistique risque de perdre le contrôle de son champ, ainsi que de son objet et de ses méthodes, pour d'autres, « les » linguistiques ne peuvent échapper, en interne, à l'émergence de sous-disciplines s'articulant aux autres champs disciplinaires confrontés au langage – psychologie, sociologie, neurosciences, intelligence artificielle, psychanalyse etc. D'autant plus que seules des sous-disciplines linguistiques, au fait de l'avancement de travaux pointus dans ces différents domaines, peuvent cumuler les connaissances et construire des dialogues interdisciplinaires adéquats. Ce cheminement conduit ainsi, non sans querelles mais inexorablement, d'une unicité à une pluralité : pluralité d'objets, de méthodes, de théories, de rapport au terrain et aux données et pluralité d'applications possibles. Le foisonnement même des sous-disciplines a amené l'émergence d'applications diverses qui, en se développant, sont devenues à leur tour des domaines autonomes, avec des objets, des modèles et des méthodes qui leur sont propres. De leur côté, les sphères professionnelles extra-universitaires d'une part et le grand public d'autre part découvrent, explorent et utilisent à leur manière des savoirs, des méthodes et des outils qui côtoient plus ou moins directement ces sous-disciplines, même si cela est encore peu connu. Il y a là, quelles qu'en soient ses manifestations, une rencontre au moins patente qu'on ne peut ignorer, sinon au détriment des sciences du langage.

Tout au long du XXème siècle la linguistique puis les sciences du langage ont cherché leur équilibre entre empirisme et théorie, entre description et formalisation, entre recherches fondamentales et recherches appliquées. A présent, on ne peut que constater la pluralité des réalités qu'englobe aujourd'hui le fait d'« être linguiste », ainsi que la pluralité des positionnements que cela induit. Etre linguiste, c'est, propose un mensuel de sciences humaines, « *étudier*

l'accent morvandiau, chercher l'origine du mot « cottage », rédiger la grammaire d'une langue bantoue, expliquer les subtilités de la forme progressive en anglais, analyser l'usage de « pour ainsi dire » en français, comparer les tournures passives dans les langues romanes et amérindiennes, faire l'arbre généalogique des langues berbères, tenter de formaliser le mode « ergatif », compiler le vocabulaire des chimistes, calculer la fréquence du mot « volonté » dans le discours d'un candidat aux élections parlementaires, avancer une théorie sur les difficultés de la traduction : tout cela relève des activités possibles du linguiste » (Hors Série n°27, décembre 1999-janvier 2000). Mais, être linguiste, c'est également s'intéresser aux mots nouveaux qui surgissent dans les langues quotidiennement dans une perspective de standardisation, décrire les façons de parler des jeunes des quartiers Nord de Marseille en relation avec des problématiques d'insertion, confectionner un dictionnaire monolingue ou bilingue, étudier les contacts de langues dans une ville européenne ou africaine dans une démarche de politique linguistique, analyser les interactions enseignant-enfants dans le cadre de l'acquisition des langues maternelles à l'école, décrire les échanges langagiers aux guichets de la Poste ou de la SNCF et en proposer des modélisations, éventuellement des améliorations etc. Conseiller, peut-être prescrire, bref, intervenir sur le social...

On voit bien ici que la pluralité de réalités de ce que recouvrent les « compétences » des linguistes s'accompagne d'une pluralité de positionnements et d'applications possibles. Ainsi, au-delà des applications classiques de la linguistique traditionnelle, peut-on imaginer, pour chaque branche du savoir dans le vaste champ des sciences du langage, des applications concrètes exponentielles, doublées de postures épistémologiques spécifiques. Dans le monde anglo-saxon, le domaine extrêmement développé des applications possibles des sciences du langage ou « *applied linguistics* » - de la didactique à la terminologie en passant par l'analyse de discours, l'acquisition, la linguistique de corpus ou la conception assistée par ordinateur - recouvre l'intégralité des retombées sociales de notre discipline.

Si nous entrevoyons, en France, l'existence de ces applications, et si une réflexion existe de longue date à son propos, en revanche les postures induites par ces dernières nous semblent moins discutées. Certes, le terme de « linguistique appliquée » a été beaucoup discuté et celui de « linguistique impliquée » a été proposé face aux risques de domination d'une linguistique de laboratoire qui ne se pencherait sur le terrain didactique que pour appliquer des théories pré-établies et les tester grandeur nature. Ainsi, se pencher sur un terrain quel qu'il soit, c'est également être confronté à des problèmes auxquels les théories ne répondent pas et qui font évoluer ces dernières, c'est co-construire du sens avec les acteurs sur le terrain, c'est s'impliquer, en tant que chercheur. Mais que fait-on lorsqu'on intervient, lorsqu'on récupère des données, lorsqu'on

propose un retour aux acteurs, lorsqu'on transmet des résultats, lorsqu'on enseigne, lorsqu'on conseille, lorsqu'on expertise ?

S'impliquer dans ses recherches, à l'université et en dehors, répondre à des attentes sociales ou en susciter, répondre à des commandes institutionnelles, c'est intervenir : pour qui intervient-on, pour quoi le fait-on, jusqu'où peut-on ou veut-on aller dans des interventions linguistiques, de quels outils théoriques et épistémologiques a-t-on besoin ? Comment éviter le piège de l'« applicationnisme » irraisonné ?

Généraliser des interventions, c'est également voir émerger des métiers liés aux sciences du langage, apportant leur lot d'enjeux pour chaque discipline. Quelles formations peut-on envisager pour ces métiers ? Quels décalages semblent naître entre des demandes du terrain et des propositions des linguistes ? Comment les gérer ?

Les études de sciences du langage et notre pratique universitaire nous laissent quelque peu démunies face à de telles interrogations. Or, à court ou moyen terme lorsqu'on fait de la recherche, qu'elle se veuille strictement fondamentale, appliquée ou impliquée, ces questions se posent. Pour les nouvelles générations, issues de concertations pluridisciplinaires pas toujours euphoniques, avec l'intérêt extra-universitaire que suscitent progressivement les sciences du langage auprès de différents acteurs socio-professionnels, les implications et les applications dans leurs domaines de recherche sont plus que jamais d'actualité, au risque certes de tomber en apparence sur de « vieux clivages mal résolus ». Et ceci au moins pour deux raisons :

- De plus en plus de professionnels font appel aux linguistes pour des formations, des recherche-action, des missions de conseil, des expertises : comment leur répondre ? Auprès de l'opinion publique, la linguistique a longtemps été méconnue et envisagée au regard d'une définition très restrictive. Dès lors, cette discipline semble gagner une certaine – bien que modeste – autorité et crédibilité. La demande sociale, simple volonté de participation curieuse au savoir ou d'implication à la gestion de faits de société, émerge et requiert considération ;

- Dans un contexte où l'on demande par ailleurs de plus en plus à la recherche fondamentale d'avoir une « utilité » et de rendre des comptes, il nous semble nécessaire de réfléchir collectivement à la position du chercheur dans sa recherche, à l'utilisation qu'il fait de ses résultats pour répondre au mieux à la demande formulée, et à la réutilisation de ses données.

C'est dans cet esprit que sous le titre « Applications et Implications en Sciences du Langage », les chercheurs du réseau AISL ont organisé une première journée d'études le 16 mars 2002 à l'Université Paris III et une deuxième journée

d'études le 29 mars 2003 à l'Université Paris V, toutes deux essentiellement destinées aux jeunes chercheurs. Il nous semblait en effet qu'un certain nombre de questions se posaient de manière cruciale à ce public particulier constitué de chercheurs - pas tant jeunes par l'âge que par la novicité dans la carrière - en situation de précarité professionnelle. Des difficultés sont en effet inhérentes à la période de la thèse et de l'après thèse, liées au double objectif de formation par la recherche et d'entrée dans la vie professionnelle plus généralement, qu'il s'agisse de la recherche ou non. Or, des attentes contradictoires se font jour. Il s'agit d'une part de satisfaire aux attentes académiques ressenties par beaucoup comme « scientifiques » et ne se situant pas sur le terrain de l'implication. D'autre part, on ne peut que noter de larges souhaits d'engagement personnel dont il est fait écho dans les pages qui suivent (envie d'effets sur le social, utilité du travail de recherche, choix du sujet par militantisme etc.). Enfin, les propos de jeunes chercheurs se font l'écho d'une inquiétude à coller aux exigences extra-académiques d'employeurs éventuels, allant de souhaits d'orienter leurs recherches vers des domaines plus « appliqués » à la recherche de contacts, stages et missions mettant leurs compétences linguistiques en pratique, au risque cependant de tomber dans un applicationnisme non réfléchi.

L'objectif de ces journées était de réfléchir, par-delà les différences qui existent entre les domaines d'études et les cadres d'analyse adoptés, à un certain nombre de questions communes inhérentes soit à des recherches résolument « appliquées », soit à des recherches où pour une raison ou une autre les chercheurs sont confrontés à un terrain, à des informateurs, à des acteurs sociaux, voire à une demande sociale ou une commande particulière.

Les débats ont longuement porté sur :

- la question de la posture du chercheur, par rapport à son terrain, à la constitution des données, à ses informateurs etc.
- les changements induits ou produits par le travail de recherche : sur les objets de recherche, sur la situation sociale, sur les interlocuteurs etc. ;
- les problèmes de l'appropriation des résultats de la recherche par les locuteurs, les acteurs du terrain ou les éventuels commanditaires si la recherche répondait à une demande sociale ou institutionnelle.

Les nombreuses contributions de jeunes chercheurs issus d'horizons divers se sont regroupées autour de diverses branches des sciences du langage – analyse du discours, acquisition, didactique, sociolinguistique, sémiologie, terminologie, lexicographie, traitement automatique de corpus, phonétique. Chaque section était dirigée par des chercheurs de renommée dans chaque domaine.

Le présent volume réunit ainsi une sélection¹ de ces contributions regroupées en quatre sections, présentées et commentées par des spécialistes invités aux deux journées d'études de 2002 et 2003. La section consacrée à des travaux **sociolinguistiques** s'axe essentiellement autour de la problématique du terrain et présente des interrogations classiques dans cette discipline, notamment sur le rapport et les implications sur le terrain (Ferrari, Jablonka), sur le paradoxe de l'observateur (Inwood) et la définition d'une observation participante adéquate (André, Assef). L'article d'A. Ferrari s'intéresse à un terrain dit « *exotique* » et difficile, dans un bidonville au Kenya, celui de V. André à des interactions en situation de travail et celui de H. Inwood à des interactions amicales. La diversité des lieux d'enquêtes posant à la fois un certain nombre de questions communes et des problèmes inhérents à chacun. L'article de C. Assef propose d'inverser le point de vue, en parlant de participation observante. Enfin, prenant au sérieux la part subjective de l'enquête, l'article de F. Jablonka s'interroge sur les relations enquêteur-enquêté, sur le rôle des projections, des imaginaires et des allants de soi sur le terrain.

Les articles présentés dans la section consacrée à l'**acquisition et la didactique des langues** rendent compte de deux démarches différentes et néanmoins complémentaires : celle de l'action-recherche où la notion d'implication du chercheur sur le terrain est très présente, et celle de recherche sur le terrain répondant à une demande extérieure. Pour quatre des auteurs il s'agit de se prononcer sur leur position de chercheur impliqué dans une activité d'enseignement, qu'elle soit destinée à des lycéens et étudiants français en DEUG et licence (Morinet), à des étudiants français en FLE (Pescheux) ou en traductologie (Poiarkova) ou encore à des étudiants chinois apprenant le français (Rosen). L'article d'E. Rosen envisage une explicitation de la posture épistémologique du « *didacticien-chercheur* » dans une articulation entre didactique, acquisition des langues et sciences du langage. Le travail de M. Pescheux est un exemple de cette articulation possible. Il comporte une double interrogation : comment appliquer des théories sémantiques pour les rendre accessibles et adéquates à de futurs enseignants de FLE et quelles en sont les implications, en retour, pour le linguiste théoricien ? E. Poiarkova questionne pour sa part l'outil informatique comme support de l'enseignement, de son adéquation aux performances des étudiants à son inclusion dans une théorie de la traductologie. C. Morinet se pose également la question des performances des étudiants en considérant l'enseignant – également chercheur - comme un « *outil* » de référence, au centre de la relation d'enseignement, passant de la théorie à une pratique de remédiation. Enfin, l'article de C. Caracci-Simon met en évidence un autre type d'implication du chercheur : à partir d'une demande

¹ L'intégralité des textes de ces deux journées peut être consultée sur le site internet du réseau <http://www.aisl.st.fr>

institutionnelle (enquêter sur l'impact des médias sur le développement de l'enfant et son accès à la culture), l'objectif est de sensibiliser les professionnels de crèches. L'étude pouvant apporter une aide constructive à la pratique de ces professionnels, elle pourrait être un préliminaire à une recherche-action.

La section consacrée à l'**analyse de discours** est présentée par O. Galatanu, elle offre une variété d'approches des productions textuelles pour montrer notamment comment différentes notions théoriques et méthodes, comment divers outils d'analyse qualitatifs et/ou quantitatifs peuvent favoriser le traitement de certains faits socioculturels et permettre ainsi de les mettre en lumière. L'article de C. Daverne propose des pistes pour expliquer l'échec scolaire dans les milieux favorisés à partir de l'analyse d'entretiens relatifs à la notion d'héritage. L'article de C. Duteil-Mougel illustre par divers exemples de collaborations professionnelles plus ou moins abouties les difficultés de la recherche « *fondamentale* » ou de la recherche « *appliquée* » et s'interroge en particulier sur la notion de « *genre applicatif* » dans le champ du discours politique. L'article de E. Nicolas envisage à travers un récit d'expérience les questions spécifiques qui se posent au jeune chercheur dans le cadre de travaux impliquant des acteurs extra-universitaires. M. Le Thiec et L. Château s'intéressent à la construction des identités – identité de jeunes des banlieues, identité de l'Europe – dans le discours médiatique et à ses implications sociales.

La section portant sur la **terminologie** et la **lexicographie** est présentée par P. Lerat et J. Humbley. Dans l'ensemble, les textes sélectionnés contribuent à une réflexion sur la constitution des données, l'expertise linguistique, l'interdisciplinarité, la mise en discours des terminologies et la technicisation du travail terminologique. Les recherches en terminologie, de par leur nature, doivent bénéficier à des acteurs du terrain – enseignants et étudiants, traducteurs et rédacteurs, linguistes...–, et les jeunes chercheurs en sont bien conscients. Ainsi, l'équipe du Centre de Recherches en Terminologie et Traduction (CRTT) de l'Université Lyon 2 présente un programme portant sur des corpus bilingues informatisés de langues de spécialité dans plusieurs domaines (écologie, médecine, pharmacologie, toxicomanie et volcanologie), visant à faire avancer les réflexions en matière de théorie de la terminologie, mais aussi dans le cadre des applications les plus directes de la terminologie : terminographie, traduction spécialisée et enseignement des langues spécialisées. A. Josselin se penche sur les objectifs, méthodes et problèmes de la constitution d'un corpus de vulgarisation dans le domaine de la volcanologie, dans une optique de lexicologie générale. A. Depierre dresse un bilan sur l'utilisation de corpus de textes spécialisés pour l'enseignement de la terminologie dans le domaine de l'anglais médical. L'équipe de l'Université Paris 8 présente des réflexions théoriques sur la variation dénomminative en terminologie – synonymie et paronymie, à partir d'un projet international dans le cadre duquel cette

équipe réalise un dictionnaire multilingue de la pollution industrielle. Le souci de satisfaire les utilisateurs des produits terminographiques par le biais de descriptions sémantiques et pragmatiques plus pointues est peut-être l'application la plus directe de la terminologie. Dans le prolongement de ces réflexions et dans le cadre du même projet, V. Lopes et I. Desmet consacrent un article aux implications et applications de la recherche en phraséologie de spécialité. Elles présentent un modèle d'analyse de la phraséologie spécialisée visant une terminographie qui prenne en compte les termes dans les discours, au service des utilisateurs des terminologies. C. Fonseca présente pour sa part quelques considérations psycholinguistiques, neurobiologiques et sociocognitives dans l'apprentissage et l'acquisition de données terminologiques, ayant en vue la constitution de dictionnaires terminologiques d'apprentissage. Enfin, D. Reymond présente un travail de description linguistique sur de grands corpus, destiné à un traitement automatisé de la langue. Technologisation et automatisation en terminologie et en lexicographie changent aujourd'hui les procédures de travail, avec des conséquences directes sur les implications et les applications de ces champs d'études.

L'ouvrage se termine par un texte de F. Fodor, linguiste en entreprise, qui fait le point sur les études en sciences du langage au sein d'EDF recherche et développement. Il présente des cas concrets de réalisations au sein de l'entreprise dans deux domaines : la sociolinguistique, pour ses aspects de politique linguistique, et la sémiologie.

A partir d'interrogations replacées dans leur contexte disciplinaire, cet ouvrage propose un état des lieux des inquiétudes, des réussites, des difficultés rencontrées et des solutions envisagées dans le domaine des applications et des implications possibles en sciences du langage. La double lecture de ces questions, par de jeunes chercheurs et par des chercheurs renommés, est de ce fait éclairante. Nous espérons que cet ouvrage rendra compte de la richesse des positions s'étant exprimées lors des journées d'étude et qu'il suscite débats, réactions et prolongements.

Emmanuelle Canut (Nancy 2)
Nathalie Garric (Tours)
Isabelle Léglise (CNRS)

Isabelle Desmet (ParisXIII)

